

L'OCÉAN
DANS LA RIZIÈRE

Du même auteur

La Trace
Seuil, 2007
et « Points », n° P2168

Saya
Seuil, 2009

RICHARD COLLASSE

L'OCÉAN
DANS LA RIZIÈRE

roman

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

Les droits d'auteur seront reversés à l'association
Knk Japon - Enfants sans frontières pour ses projets
dans la région du Tohoku.



ISBN 978-2-02-106030-0

© Éditions du Seuil, mars 2012, sauf la langue japonaise

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Aux 15 842 morts, 3 475 disparus et 5 890 blessés du Tohoku

CAHIER DE
SAKAI SOSUKE

Vendredi 18 mars après-midi

La Vague.

L'histoire de la Vague, j'ai toujours entendu ma grand-mère nous la raconter. La première fois, je devais avoir 6 ou 7 ans. Elle en parlait avec un respect mêlé d'effroi, comme si elle avait peur de l'offenser.

Si tout cela n'était pas arrivé, elle aurait 96 ans. Bon pied bon œil, un appétit féroce qui faisait dire à ma mère à la fin des repas qu'avec un estomac aussi solide elle nous enterrerait tous. Le 11 mars, elle s'est sans doute rendue au sanctuaire Isuzu comme tous les après-midi pour y déposer des ex-voto pour les marins partis en mer et brûler une poignée de bâtons d'encens. Peut-être est-elle revenue de la colline pour voir dans quel état se trouvait la maison après la première secousse. Elle marchait aussi vite qu'elle faisait fonctionner ses mandibules. Si elle avait traîné la patte, comme une femme de son âge, elle serait peut-être encore là-haut, saine et sauve.

Elle était née en 1915, deux ères avant la nôtre, la quatrième année de l'ère Taisho. Il faut dire qu'elle a été courte, cette période, seulement quinze ans, au contraire de l'ère de Showa, qui a duré soixante-quatre ans, traversant la Seconde Guerre mondiale et couvrant la renaissance de mon pays. Je suis assez bon en histoire et j'ai une excellente mémoire, c'est pour cela que je me rappelle toutes ces dates. En fait, ressortir tout ce que mon cerveau a emmagasiné depuis que je vais à l'école m'aide à occulter les images

terrifiantes qui auraient tendance à prendre toute la place. C'est fastidieux mais efficace.

Grand-Mère Kiku : c'est ainsi que nous appelions mon arrière-grand-mère dans la famille. Pour la distinguer de notre grand-mère Masa, qui vivait également sous notre toit. Et parce qu'elle refusait que nous la nommions « Grand-Mamie », ce qui, disait-elle, l'aurait fait passer pour une vieille peau.

Elle avait 18 ans en 1933, la huitième année de l'ère de Showa, quand le drame est arrivé. Elle habitait le village d'Ayasato, dans le district de Kesen, avec ses parents. Maintenant, c'est devenu Sanriku-cho Ryori. Cela se trouve au-dessus d'Ofunato, à soixante-dix kilomètres de chez nous.

En hiver, quand la nuit tombe tôt et qu'il fait si froid, nous avions l'habitude de rentrer sans traîner à la maison et de nous retrouver tous autour de l'irori¹, au milieu duquel chantonnait paisiblement l'eau de la bouilloire suspendue à la crémaillère en forme de carpe noircie par la fumée. C'était toujours là que Grand-Mère Kiku racontait son effrayante histoire, chaque année, le soir du 3 mars. À la fin du dîner, une fois le thé servi.

C'était un rituel familial auquel personne chez nous n'aurait pensé à se soustraire. Mon père disait que les rituels sont le ciment des familles, des habitants d'une cité, de toute la société, en somme. « Sans rituel, tout s'écroule ! » répétait-il.

Autrefois je trouvais cette idée un peu simpliste, mais maintenant j'ai compris. J'ai trop bien compris ce qu'il voulait dire. Il est des leçons qu'on ne devrait pas payer si cher.

Agenouillé bien droit devant Grand-Mère Kiku sur une galette plate en paille tressée, les pieds calés sous mes fesses, les joues en feu, j'étais celui de la famille qui écoutait le plus attentivement. J'avais le respect de son grand âge. C'est sans doute pour cela que

1. Vaste âtre creusé dans le sol et rempli de cendres, placé en général dans la première pièce des habitations traditionnelles de la campagne japonaise, et autour duquel membres de la famille et invités se regroupent en hiver en toute occasion.

j'ai toujours été le préféré de Grand-Mère Kiku. J'ai un don pour m'attirer l'affection des personnes âgées. Ici, où elles représentent la majorité des réfugiés, par exemple, je suis leur coqueluche.

En face de moi, de l'autre côté de l'âtre, Grand-Mère Kiku était tassée dans sa veste d'intérieur molletonnée, les mains enfouies dans ses larges manches, la tête bien droite fichée dans l'amas de vêtements dont elle dépassait comme une marionnette. Dans cette posture, derrière ses lunettes rondes en celluloïd dont les branches avaient été rafistolées tant bien que mal par l'opticien de la grand-rue, elle ressemblait à un moine en méditation.

Les verres en étaient embués par les années et l'un d'eux était salement rayé, ce qui devait la gêner pour lire. L'opticien a bien tenté de lui proposer une nouvelle monture et des verres en plastique plus légers, mais en vain : elle n'a jamais voulu se séparer de cette paire mythique que je lui ai toujours vue sur le bout du nez.

C'étaient les lunettes de mon arrière-grand-père Soichiro, dont le portrait empoussiéré était accroché avec ceux d'autres dignes ancêtres de la lignée des Sakai figés dans leur kimono d'apparat au-dessus des cloisons coulissantes de la salle de réception de huit tatamis que nous n'utilisions que rarement. Celle où se trouvait l'autel de nos morts. Au contraire des autres membres de la famille, il était sanglé dans l'uniforme de la Marine.

Derrière les fameuses lunettes rondes en celluloïd, son regard semblait déjà lointain, dans un autre monde, peut-être au-delà du vaste océan où il a trouvé la mort le lundi 8 décembre 1941, laissant Grand-Mère Kiku veuve à 26 ans avec trois enfants. Il venait d'avoir 36 ans. C'était le jour que l'armée impériale avait choisi pour attaquer Pearl Harbor. Mais à Hawaii, c'était encore le 7 décembre au matin.

Grand-Père Soichiro, pêcheur de son état comme je ne sais combien d'autres hommes de notre lignée avant lui, avait, malgré ses trois enfants, fait partie de ces civils auxquels on n'avait pas vraiment donné le choix. Il avait rejoint le contingent en 1939, avant d'être incorporé à la Marine impériale. Tout le monde dans

son village natal, situé au-dessus de la péninsule de Sakihama, était très fier de son affectation : sous-marinier. Quand on y pense, c'est un peu absurde d'affecter un marin-pêcheur qui ne connaît que la surface des océans à un submersible...

Toujours est-il qu'il a rejoint la base de Yokosuka après son entraînement pour être affecté au sous-marin I-22, un bâtiment embarquant un des cinq sous-marins de poche qui ont attaqué Pearl Harbor. Grand-Père Soichiro en pilotait un. Aucun n'est revenu. Grand-Père Soichiro a été englouti par l'océan. On n'a pas retrouvé l'épave de son submersible, devenue au fond de la mer son urne funéraire.

Un kamikaze avant l'heure, Grand-Père Soichiro. Cela aurait magnifié d'autant plus son aura. Moi, en tout cas, j'aurais bien aimé avoir un kamikaze parmi mes ancêtres. Mais ces pilotes de sous-marins de poche, contrairement à ce qu'on raconte, n'étaient pas censés se sacrifier. Il était prévu que, une fois leur cargaison de torpilles envoyées sur leurs cibles, ils retournent à leur point de départ, à une vingtaine de kilomètres de la base américaine, où le vaisseau porteur les attendait. Le professeur d'histoire auquel j'ai posé la question lorsque j'étais en seconde année de collège me l'a confirmé, comme il m'a expliqué que l'idée des kamikazes n'était venue au commandement de l'armée impériale que sur le tard, en 1944.

La légende familiale voulait que les lunettes de Grand-Mère Kiku fussent celles que portait mon arrière-grand-père quand son sous-marin a été coulé, mais nous savions tous que c'était impossible. C'était en fait une paire de rechange restée dans le tiroir d'un tansu¹ que Grand-Mère Kiku s'était appropriée, créant et nourrissant ce que nous appelions « la Saga des Lunettes de Soichiro », une jolie histoire de fidélité à laquelle nous faisons mine de croire pour lui faire plaisir. Elle disait que, grâce à ces verres qui n'étaient pas vraiment adaptés à sa vue et qu'elle s'était malgré

1. Commode japonaise.

CAHIER DE SAKAI SOSUKE

tout mise à porter en janvier 1942 pour ne plus jamais les quitter, c'était avec le regard de son époux disparu trop jeune qu'elle voyait le monde. Bref, ces lunettes faisaient partie de la mémoire familiale.

Vendredi 18 mars après-midi (suite)

Je tourne un peu en rond à parler de Grand-Père Soichiro et de ses lunettes, mais je suppose que c'est ma façon à moi de reconstruire ce qui a disparu. J'aimerais croire que je vais me réveiller d'un mauvais rêve et que les choses seront de nouveau comme elles auraient toujours dû être. Mais la réalité de ma vie n'est plus qu'un tissu de souvenirs, je veux donc les consigner avant que cette étoffe ne s'effiloche entièrement. Car je sais bien que tout cela ne durera qu'un temps dans le cœur des hommes, avant de finir par s'effacer à mesure que les années passeront.

La dernière fois que j'ai entendu l'histoire de la Vague, c'est le 3 mars dernier, une éternité pour moi à cause de tout ce qui s'est passé depuis.

Le 3 mars 2011, il faisait très beau : un de ces jours de soleil aveuglant dans un magnifique ciel d'un bleu profond tant l'air était pur. Vu des hauteurs de la ville, au-delà de la baie, l'océan était majestueux et, comme il y avait peu de vent, il déroulait ses vagues avec paresse.

Après les cours, l'orchestre de jazz du lycée, les Swinging Dolphins, dont j'étais premier saxo, avait décidé de répéter pendant une petite heure dans le gymnase. Il était prévu que nous animions la cérémonie de fin d'année scolaire le 24 mars, et il ne nous restait que cinq séances de répétition avant cette date. Il nous fallait donc

nous entraîner pour être à la hauteur. Nous nous sommes bien débrouillés, malgré Renzo, première trompette, qui comme d'habitude a fait l'andouille en improvisant un solo. Cela a perturbé le reste de l'orchestre, même s'il est à un niveau qui lui permet de s'adapter à un impromptu. Il s'est fait engueuler par le prof qui nous supervisait et les copains l'ont regardé de travers parce qu'il nous a fait perdre du temps, mais moi j'avais bien aimé.

J'admirais son culot. Je n'aurais jamais osé me lancer tout seul dans une série de trilles. Pourtant, sans fausse modestie, je suis assez bon au saxo. Presque autant que l'était Renzo à la trompette.

Cela dit, son improvisation m'a donné le courage de tenter ma chance, huit jours plus tard.

À présent, quand au plus profond de la nuit je me réveille à cause d'une réplique ou de mon voisin qui tousse trop fort dans ce même gymnase où nous avons répété tant de fois, j'ai l'impression d'entendre la mélodie que Renzo avait improvisée et je vois les ombres des membres de notre orchestre sur la scène encombrée de piles de produits alimentaires et de cartons débordant de vêtements. Cela me hante, comme tant d'autres choses.

Après la répétition, nous avons rangé les instruments dans le cagibi qui jouxte le gymnase et je suis rentré directement à la maison. Je venais d'entendre la mélodie annonçant dix-huit heures dans les haut-parleurs de la ville, dont l'écho métallique se répercutait dans le bassin du port. Cela m'a fait penser à ma sœur, qui travaillait à la mairie, où elle était responsable du système d'annonces publiques¹.

À la fin de la ritournelle, un « bang », semblable à un coup de

1. Toutes les mairies des petites villes et tous les villages du Japon sont équipés d'un système d'annonces publiques qui, au moyen de haut-parleurs répartis sur certains immeubles ou sur les hauteurs, permet de diffuser divers messages, ainsi que des instructions en cas de désastre naturel. Ce système rythme le quotidien des habitants en jouant à heures fixes, matin, midi et fin d'après-midi, une ritournelle. Cela permet également de vérifier qu'il fonctionne correctement.

canon à harpon de baleinier, a fait vibrer l'air. Les baleiniers, ici, rappellent d'autres temps plus fastes et une tradition altière de marins de légende qui partaient sur des mers lointaines. Mon père disait à propos de ce coup de canon que s'il avait été maire de Kesennuma il aurait mis un terme à cette habitude qu'il trouvait ridicule, voire dangereuse, car les gens sursautaient chaque fois qu'ils l'entendaient. Encore eût-il fallu qu'il se présente aux élections. Il avait un tel mépris pour la politique que cela n'aurait jamais pu arriver.

Quand elle m'a entendu clamer « *Tada ima*¹ ! » en faisant coulisser la porte d'entrée de service, ma mère m'a interpellé depuis la souillarde où elle piochait les condiments du dîner dans le grand pot de grès rempli de pâte de nuka miso².

– *Okaerinasai*, So Kun³ ! Le repas est prêt, tu prendras ton bain plus tard ! Papa, Grand-Mère Kiku et tes grands-parents sont déjà autour de l'âtre ! Rejoins-les vite !

Je suis allé poser mon sac dans ma chambre, j'ai retiré mon uniforme de lycéen et enfilé mon SAMUE⁴ avant de me rendre dans la pièce principale. Les membres de ma famille étaient déjà installés sur des coussins autour du feu, dans un ordre immuable. J'ai salué mes grands-parents, Grand-Mère Kiku et mon père et je me suis agenouillé à ma place, dos au vestibule de terre battue donnant sur l'entrée principale de notre demeure. La lumière

1. « *Tada ima* » est la formule rituelle que l'on prononce lorsque l'on arrive chez soi ; « *Okaerinasai* » celle par laquelle on accueille un membre de la famille quand il rentre.

2. Pâte à base de balles de riz à l'odeur très particulière dans laquelle on fait fermenter les condiments pour les conserver. Cette pratique contraignante a disparu des grandes villes et est en voie de disparition dans tout le Japon puisqu'on peut acheter ces condiments dans les supermarchés.

3. « Kun » est un diminutif affectueux pour les garçons (pour les filles : « Chan »). Le prénom du héros est Sosuke mais ses parents l'abrégent, comme c'est souvent la coutume dans l'intimité des familles.

4. À l'origine, vêtement de travail des moines, en coton ou en lin, composé d'un pantalon et d'une veste croisée, également devenu un vêtement d'intérieur.

des réverbères du quai situé à une dizaine de mètres du seuil de notre maison après la grand-rue se reflétait dans l'eau du port et clapotait au rythme de la houle. Cela faisait au travers de la vitre dépolie de la porte d'entrée des scintillements palpitants qui ressemblaient à des poissons d'argent à la surface du mur. Les bateaux de pêche étaient tous rentrés avant la nuit. Il n'y avait pas un bruit dehors, juste de temps en temps le « pop pop » fatigué d'un caboteur tardif. L'atmosphère était paisible et douce. Maman s'est approchée pour distribuer les bols de soupe au miso, puis elle est venue s'asseoir à côté de mon père et nous avons commencé de dîner après nous être mutuellement souhaité un bon appétit.

Au bout d'un moment, mi-sérieuse mi-rieuse, Maman s'est adressée à Grand-Mère Kiku :

– Savez-vous quel jour nous sommes ?

Grand-Mère Kiku a levé le nez de son bol de riz et a fait mine de grommeler mais son ton restait badin.

– Chère belle-fille, malgré mon grand âge et les sévices que vous me faites subir, comme toute arrière-belle-fille qui se respecte, je n'ai pas encore complètement perdu la tête !

En fait, Grand-Mère Kiku adorait Maman, qui le lui rendait bien, mais elles passaient leur temps à se chamailler. Maman disait que c'était pour l'aider à conserver un esprit alerte – comme si elle avait eu besoin de cela !

Mon père est intervenu d'un ton bourru :

– Après le thé, tu sais bien !

Mon père parlait peu. Il n'aimait pas les phrases trop longues. Sujet, verbe, complément, peu d'adjectifs, point. Tout le contraire de ma mère. Je l'ai toujours connu ainsi. À se demander comment il avait bien pu faire la cour à Maman. Certes, ils s'étaient rencontrés grâce aux services d'une vague amie de mes grands-parents que ceux-ci avaient sollicitée pour présenter à leur fils un parti convenable, mais même pour un mariage arrangé il faut bien se déclarer à un moment ou à un autre. Elle avait sans doute fait le premier pas.

Maman a acquiescé et nous avons fini le repas en silence, celui de gens qui ont plaisir à être ensemble et n'ont pas besoin de parler pour l'exprimer.

De temps à autre, l'un de nous lui tendait son bol pour qu'elle le remplisse de riz. Quand j'y repense, ce simple enchaînement des gestes de Maman – prendre le bol, soulever le couvercle de la gamelle en bois, dont l'odeur, prétendait-elle, se communiquait au riz et en réhaussait le goût, servir avec la spatule, également en bois, rendre le bol – me fait monter les larmes aux yeux. Une fois le dîner achevé, elle a servi le thé pendant que je débarquais la table et emportais la vaisselle à la cuisine. Je suis revenu m'asseoir.

– Nous sommes le 3 mars, Grand-Mère Kiku, a sobrement dit ma mère.

Grand-Mère Kiku l'a remerciée d'un bref hochement de tête. Son regard perçant, qui ne pouvait cependant dissimuler l'onde de bonté flottant dans ses pupilles, fixé sur la barre de bambou de la crémaillère, elle a commencé son récit avec les mêmes mots que d'habitude :

– Cela s'est passé dans la nuit du 3 mars de la huitième année de Showa. Si je n'avais pas été une mauvaise fille, je ne serais pas ici ce soir pour vous parler de la Vague.

Invariablement, après cette première phrase, elle suspendait son récit, pour donner à l'un de nous l'occasion de faire semblant d'être scandalisé. Cette fois-là, c'est Maman qui a pris l'initiative :

– Grand-Mère Kiku, une mauvaise fille ! Mais c'est inimaginable !

– Si, si, une mauvaise fille, je vous le dis. Figurez-vous que j'avais fugué...

– Fugué ? nous sommes-nous écriés d'un air faussement indigné, sauf mon père et Grand-Père Shinichi qui fumaient en clignant des yeux, perdus dans de lointaines pensées malgré leur air attentif, et qui n'ont pas daigné se joindre au concert de voix.

– Oui, j'avais fugué ! J'ai attendu sous ma couette que mes parents et mes frères et sœurs soient profondément endormis et

vers une heure du matin, après le dernier passage des vigies¹, je suis subrepticement sortie de la maison. Mon père était tellement maniaque qu'au moindre crissement de la porte d'entrée sur ses rails il les frottait avec un chiffon imbibé d'huile de baleine.

Grand-Mère Kiku s'est interrompue pour boire une gorgée de thé.

– S'il n'avait pas été autant obsédé par la perfection, les choses se seraient passées différemment, cette nuit-là. Il se serait réveillé, car il avait le sommeil terriblement léger, et il m'aurait rattrapé par la peau du cou avant que je puisse faire un pas dehors...

– Où vous rendiez-vous donc si tard ? lui ai-je demandé.

– À un rendez-vous galant, a-t-elle répondu d'un air gourmand. J'allais retrouver ton arrière-grand-père Soichiro. Il m'avait fait savoir qu'il avait quelque chose d'important à me dire !

– Cela n'aurait pas pu se faire de jour ?

Elle a eu un haut-le-corps et a pris un air horrifié.

– J'étais une jeune fille honorable ! On m'aurait prise pour une traînée, à parler en plein jour avec un homme de dix ans plus âgé que moi ! On était très à cheval sur les principes, de mon temps.

– Et si on vous avait surpris ensemble au beau milieu de la nuit ?

Grand-Mère Kiku aimait que l'on fasse durer le plaisir avec nos questions. Elle ne voulait surtout pas entrer de but en blanc dans le vif du sujet. Sans doute trouvait-elle trop douloureux de raviver ses souvenirs. Dans le même temps, elle estimait de son devoir de nous les raconter afin que nous restions sur nos gardes et soyons moins insouciantes.

– La dernière ronde des vigies passée, les pêcheurs dormaient, il y avait peu de risques que je rencontre qui que ce soit. J'ai pris une lampe-tempête dans le vestibule. Depuis le tremblement de

1. Vigies volontaires qui passaient dans les rues en frappant sur des taquets de bois et qui criaient « Attention au feu ! » pour encourager l'extinction des feux. Cela se fait encore parfois, y compris à Tokyo, dans certains quartiers.

terre du Sanriku¹ qui avait eu lieu l'année 29² de l'ère Meiji, près de vingt ans avant ma naissance, il y avait toujours des lampes à pétrole prêtes à servir, chez nous. J'ai quitté la maison pieds nus, mes socques à la main. Je ne les ai enfilées qu'après avoir dépassé le bureau de poste.

Mon grand-père est sorti de sa rêverie. Il a toussoté pour se manifester. Avant de parler, il a écrasé le mégot de sa cigarette dans l'âtre, posément effrité le tabac dans la cendre et roulé le papier en une boule compacte qu'il a jetée sur les charbons ardents où elle s'est consumée en une minuscule flamme éphémère.

– Ce serait une bonne chose qu'on reprenne ces prudentes habitudes. [Il s'est tourné vers mon père.] Daisuke, as-tu prévu quelque chose ?

– Il faudra que je change les piles des lampes de poche. Sinon, il y a tout ce qu'il faut dans le cagibi du jardin.

Grand-Mère Kiku s'est raclé la gorge, signifiant ainsi qu'elle souhaitait reprendre son récit. Quand elle avait enfin décidé de se lancer pour de bon, elle détestait qu'on l'interrompe.

– Bref, au bout de la rue principale, là où s'étendaient les premières rizières, j'ai allumé la lampe et je me suis dirigée vers le sentier de la colline. La lune était cachée par les nuages, il faisait nuit noire, j'étais un peu oppressée. Bien qu'adulte et ne croyant plus qu'à demi à ces histoires, je craignais tout de même qu'un Kappa³ ne surgisse du canal desservant les rizières en contrebas et ne m'emporte dans sa tanière sous les eaux... Il faisait très froid et je frissonnais malgré ma veste molletonnée sur mon kimono. J'entendais le ressac sur la plage et ce rythme familier m'a un peu rassurée. Je suis arrivée au pied de l'escalier de pierre qui menait au sanctuaire. Il y avait cent trente-cinq hautes marches. On arrivait

1. Nom de la région côtière du nord-est du Japon.

2. 1896.

3. Être de la mythologie japonaise vivant dans les eaux des rivières.